

BLOUIN ARTINFO

Published on *Artinfo* (<http://fr.artinfo.com>)

Language

French

À Lille, Grand Magasin chorégraphie le regard, ralentit le temps, et revendique l'infra poésie



© Grand Magasin

Par Grégory Picard

Publié: 21 juin 2012

« Nous prétendons, en dépit et grâce à une méconnaissance quasi-totale du théâtre, de la danse et de la musique, réaliser les spectacles auxquels nous rêverions d'assister. À cet égard, ils sont très réussis et nous émeuvent. Notre ambition consiste à croire possible que d'autres partagent cet enthousiasme. » Depuis 1982, en vertu de ce mini manifeste teinté d'ironie, Grand Magasin impose dans le milieu de la danse et du théâtre contemporain une écriture et une pratique volontairement dilettantes, trouvant pourtant leur origine dans la documentation ultrapointilleuse d'événements triviaux.

Dimanche, les deux fondateurs de Grand Magasin, Pascale Murtin et François Hiffler, ont tout bonnement proposé au public lillois de renouveler sa faculté à regarder un paysage, selon un mode

d'observation chorégraphié, quadrillé, mais ouvert au glissement. Pour une sorte de danse de l'oeil tout à fait rafraîchissante. « Syndicat d'Initiative » est une pièce qui se joue en extérieur, le public se plaçant librement sur des bancs en arrondi, entre le coin d'un grand parc et d'un carrefour régulé par une douzaine de feu. Là, une chorale vient baliser le terrain, dresser le portrait géographique, historique, architectural du paysage. En alternance, Pascale Murtin et François Hiffler se placent sur une estrade derrière le public, pour choisir et commenter, de gauche à droite, de droite à gauche, toute une série de micro-événements agitant ce décor ultra urbain.

Et tout devient poétique, tout semble s'enchaîner comme dans une chorégraphie réfléchie, du passage du petit chien tenu en laisse à celui de la débutante en roller, jusqu'à cet homme en chapeau de cuir, qui investit la scène comme un cow boy. Habitué à filer, à survoler, à ne retenir que les données nécessaires à sa course dans la ville, le regard du spectateur est invité à ralentir, à reconfigurer cet espace élu, restreint, revalorisé comme un paysage de peinture ou de comédie musicale. « Un guide touristique se borne en général à décrire les éléments permanents du paysage. (...) Quel ne serait pas mon étonnement si je voyais soudain mentionné dans ce guide le nombre de personnes assises sur la pelouse, la couleur de leur vêtements, l'immatriculation des voitures et, rapportée mot pour mot, la conversation de mes voisins du moment », commente Grand Magasin. Avec « Syndicat d'initiative », le duo met en pratique cette idée, consigne rigoureusement cette rêverie, et conceptualise notre faculté à nous poser pour fictionnaliser le quotidien, le rendre plus drôle et plus créatif – magique ?

Pour ARTINFO, Pascale Murtin et François Hiffler reviennent sur les origines du projet, en évoquant l'esthétique de la caméra cachée, John Cage, Jacques Demy ou encore Robert Filliou.

Quel est le point de départ de « Syndicat d'initiative » ?

D'une pièce jouée à la Cité Internationale vers 2007, « Panorama commandé. » Elle était destinée à être jouée sur un grand balcon dominant le parc de la Cité. Nous voulions observer tout ce qui se passait dans ce parc, et il y avait déjà un chœur qui chantait les louanges des lieux. Nous invitons le public à observer le paysage, mais nous avons aussi des complices dissimulés ici et là dans le parc, qui jouaient certains événements prévus. On disait : « telle fenêtre va s'ouvrir », et elle s'ouvrait. C'était une version plus spectaculaire et plus séduisante, mais plus trafiquée. « Syndicat d'initiative » est un projet plus libre par rapport au paysage lui-même. On y travaille depuis un an. C'était intéressant de donner une version de « Panorama commandé », dépourvue d'interventions. Il s'agissait de découper le paysage, de doubler les possibilités d'observations, avec nos commentaires plus ou moins adroits, en laissant suffisamment de blancs pour ne pas capturer l'attention.

Quel est votre regard sur ce paysage ? Est-ce un regard de peintre, de photographe, ou finalement de chorégraphe ?

Un peu tout ça à la fois. C'est un peu un regard de cinéaste sans pellicule, un point de vue de caméra cachée. Mais, à la différence du cinéma, nous disposons du gros et du plan large simultanément. On peut pointer un détail sans jamais faire de zoom, puisqu'on n'en a pas la possibilité. Toutes ces questions de sélection et de choix dans un tout relativement infini, c'est ce qui nous passionne, même quand on monte un spectacle en salle. Peintre, photographe, chorégraphe, cinéaste, pourquoi pas musicien aussi ? Ces fonctions sont de pieux objectifs pour nous, des objectifs que nous visons. Nous ne sommes pas vraiment contents de nous, parce que c'est la première fois que faisons quelque chose de complètement improvisé. On manque de spontanéité, dans la vie en général, c'est pourquoi nous faisons d'habitude des spectacles maîtrisés

le plus possible. Après, l'enjeu du « choisir », du silence, du « prendre », tout ça nous intéresse beaucoup. Pour être un peu vantards, on pourrait dire que c'est une attitude à la John Cage, pour mettre de l'aléatoire dans nos motifs habituels.

Où se trouve la danse dans ce dispositif ?

Elle est à la fois dans notre improvisation, dans la rythmique de nos interventions parlées – avec le fait de laisser des blancs, ou de nous rassembler dans nos paroles. Il y a aussi la question du découpage. La danse, c'est quand même un choix, c'est dire « je fais tel mouvement et pas tel autre. » La danse, qui est souvent un ensemble d'actions dépourvues de signification directe, permet de mettre en valeur ce choix. Chez nous, par contre, il n'y a pas de recherche de qualité. Ce qu'on aime, c'est rester dans une sorte d'abstraction, de pointer tel ou tel détail sans jugement, sans notion de goût, sans notion du bien fait – mal fait. Nos repères sont plus statistiques ou comptables.

Pourquoi avoir choisi de faire intervenir une chorale au milieu de cette grande « observation », en instaurant une atmosphère de comédie musicale à la Demy ?

La chorale est là pour évoquer toute la partie architecturale des lieux, la partie pérenne, historique, géographique, vraiment liée justement au syndicat d'initiative. La chorale donne toutes ces informations que l'on ne peut pas remettre en question. Par rapport à ces interventions stochastiques, ces voix assez neutres et même un peu froides, c'était intéressant d'avoir quelque chose de plus avenant, mieux mis en forme, rassurant. La référence à Demy, c'est exactement ça. Il y a cette poésie de gens qui chantent en chœur des choses urbaines au milieu d'un décor urbain. Il s'agit de chanter les louanges de cette chose assez plate.

Il est vrai que pendant cette intervention, le regard sur ce bout de paysage anodin change complètement. D'un seul coup, le moindre micro événement fait sens, fait théâtre, tout semble parfaitement organisé et harmonieux. On a aussi l'impression que le temps est ralenti. Y avait-il au départ ce désir de jouer sur la temporalité, de la distendre ?

Cela fait partie des fameux « vœux pieux » de cette histoire. Nous n'avons pas l'impression d'y arriver vraiment. Si ça marche, alors tant mieux. Mais jouer sur ce ralenti est très difficile pour nous, puisqu'il est très difficile de rester calme, sans vouloir remplir ce moment. C'est vrai que l'on avait envie de ralentir le temps. C'est aussi pour cette raison que nous faisons des interventions de vingt minutes seulement, car au-delà, ça sature très vite. Il faut que ce paysage reste toujours un peu neuf. Et d'un autre côté, plus court ce ne serait pas assez.

Quelle place donneriez-vous à Grand Magasin sur la scène artistique contemporaine ? Comment vous nommeriez-vous ?

Nous avons récemment choisi le titre d'artistes infradisciplinaires, mais on change assez souvent. C'est à dire que nous sommes en deçà de chacune de ces disciplines qui seraient la danse, la musique, le théâtre ou même la peinture. Ces disciplines restent des modèles, mais nous n'avons ni le passé de pratique nécessaire, ni l'expertise, ni même assez de désir de qualité. Nous préférons le « faire » au « bien fait », on épouse plutôt le principe d'équivalence de l'artiste Robert Filliou – « bien fait – mal fait – pas fait. » (Proche du mouvement Fluxus, Filliou refusait de juger ses réalisations sur le seul critère du talent, et s'inscrivait volontairement du côté du « mal fait » et de la « création permanente », ndlr). Notre objectif, c'est plutôt d'annoncer, d'énoncer, de lancer des pistes aux spectateurs, comme on se les lance à nous-même. Le spectateur a lui aussi un travail à

faire à partir de ça. Nous, on va guider son oeil, sans le juger. Finalement, le but c'est de dire :
« Regardez comment on arrive bien à jouer d'un carrefour. » Ou plutôt : « Si vous voulez, on peut
jouer avec un carrefour. »

[Théâtre & Danse](#), [Latitudes Contemporaines](#), [Lille](#), [Grand Magasin](#)